

Métamorphose

Solange Alligier

METAMORPHOSE

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

« Chère Pauline,

Tu dois tenir ta promesse. Je t'attends demain à 15h sur le pont de Brodane pour y rencontrer qui tu sais. »

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? De quelle promesse s'agit-il et qui m'a envoyé ça ? L'écriture, petite, nerveuse ne me rappelle rien. J'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne retrouve aucune promesse faite, aucune personne à qui j'aurais pu donner un rendez-vous. Je scrute le tampon de la poste : rien ! La lettre n'a donc pas été postée mais déposée dans ma boîte aux lettres ! Cela veut dire que c'est quelqu'un du village et quelqu'un qui me connaît.

Je m'appelle Pauline, j'ai vingt-deux ans, je vis seule dans un petit appartement de Branch-sur-Mer, je travaille dans une banque. Rien de bien passionnant, je tiens un guichet où je reçois des clients que je dois orienter en fonction de leurs besoins vers les personnes adéquates. Quand je ne travaille pas, je fais du volley avec des copines et je vais parfois voir mes parents le week-end quand je n'ai pas de tournoi. J'ai une petite vie bien rangée, sans vague ni surprise.

Alors, cette lettre en est une grande, de surprise ! S'agit-il d'une blague ? Je prends mon téléphone et étudie la liste de mes contacts. Deux numéros de collègues de travail : je ne les vois pas en dehors du travail. Je suis du genre à cliver mes relations : d'un côté le travail, d'un autre les copines, et à part la famille. Alors, ces collègues n'ont aucune raison de me donner rendez-vous ! Les copines ? Elles m'en

auraient parlé directement et de toute façon, je ne leur ai jamais fait de promesse d'aussi loin que je m'en souviens. Ma famille ? Mes parents me voient souvent, notre relation est sereine, calme. On marche ensemble le long de la plage, je fais les courses avec ma mère quand elle en a besoin. Ils s'inquiètent pour moi qui vit seule et ne pense qu'à mon travail. Toutes ces personnes là n'ont aucune raison de m'envoyer une telle lettre. Alors ? Où chercher ?

Nulle part ! C'est un gros canular. Je prends la lettre et la jette à la poubelle. Je verrais bien si cette personne me relance. De toute façon, demain à 15h je suis à la banque, à mon travail. Pas question de m'absenter. J'ouvre le frigo et attrape un yaourt, puis je grignote un biscuit, et un autre. Quand je grignote, c'est que je suis stressée ! Ai-je une raison d'être anxieuse ? C'est cette maudite lettre qui me perturbe, je le sais bien. Je prends ma veste et sors de mon appartement. Marcher me fera le plus grand bien. J'avance, la tête rivée au sol. Mes pensées se bousculent. Si personne autour de moi n'a pu envoyer cette lettre, peut-être faut-il que je remonte dans mon passé ? Je revois mes années au lycée. Mais rien de marquant non plus. On n'a jamais prononcé ces mots « Et si on s'disait rendez-vous dans dix ans ! » Je patauge. Je prends mon téléphone et j'appelle Caroline, ma copine du groupe de sport. Elle répond au premier coup de sonnette :

- Ah salut Pauline. Ca va ? Mais on avait rendez-vous samedi. Il y a un changement ?
- Non, non. Pas de changement.

J'hésite et je lui demande pour évaluer sa réaction :

- On ne devait pas aussi se voir demain ? A 15h ?
- Pour quoi faire ? On n'a jamais parlé de ça !!
- Excuse moi ! J'ai fait une erreur !
- Tu es sûre que tu vas bien ? Je ne t'ai jamais vue faire d'erreur ! Et demain, tu ne bosses pas ?
- Ah ! Mais bien sûr que je bosse ! Je me suis mélangée les pinceaux. A samedi.

Je me dépêche de couper la conversation. Elle ne m'a certainement pas crue, elle sait bien que j'ai un côté méticuleux et un emploi du temps calculé à la minute près. Mais ce n'est pas grave. Je ne suis pas plus avancée.

Je continuais de marcher pendant que je parlais au téléphone et je m'aperçois que je suis face au Pont de Brodane, le lieu de mon rendez-vous de demain.

Pourquoi mes pas m'ont-ils conduit ici ? Je viens rarement de ce côté de la ville. Je regarde le pont, je me tourne d'un côté et de l'autre. Le coin est peu fréquenté. Quelques passants traversent le pont. Je les scrute pour voir si je les connais ou s'ils me regardent. Mais ils passent en discutant ou en se pressant. C'est vrai que c'est assez logique, mon rendez-vous est demain, pas maintenant ! Je me sens mal. Je fais demi tour et je hâte le pas. Je ne peux m'empêcher de regarder derrière moi pour m'assurer que personne ne me suit. Je soupire en refermant la porte de mon appartement derrière moi. J'ai la nausée. Je ne supporte pas les imprévus dans ma vie. Je vais manger un bout et aller me coucher. Je sors du frigo une portion de salade de carottes et m'installe face à la table. Chaque soir, je grignote un légume dans le calme. Mais ce soir, j'ai du mal à avaler et le silence me pèse. Je me lève et j'allume la télé. D'ordinaire, je ne mange jamais devant la télé, il paraît que ça coupe la digestion. Ce soir, c'est exception.

Cet écart me rappelle une soirée avec mon frère un jour où nos parents étaient sortis, nous laissant seuls pour la soirée. Ils sortaient rarement et avaient tout préparé avant de partir : le repas, les devoirs à réviser, les pyjamas sur le lit. Nous devions manger à la cuisine, débarrasser, monter nous laver les dents, relire nos leçons et nous coucher. Mais à peine avons-nous été seuls, alors que je commençais à mettre le couvert, mon frère m'a crié : « Petite sœur, aujourd'hui est un jour extraordinaire ! Nous allons faire tout ce que nous n'avons pas le droit de faire d'habitude ! » Je le regardais sans comprendre. Il enleva les assiettes que j'avais posées sur la table, sortit du pain et du jambon et prépara de gros sandwiches. De son sac, il sortit une bouteille de coca - boisson prohibée chez nous – et il porta tout ça dans le salon. J'étais terrorisée. Nous n'avons la permission d'aller au salon que quand on avait du monde, c'est à dire rarement, et la télé nous était interdite les jours d'école. « Détend-toi, petite sœur ! Viens » Je m'asseyais à côté de lui, il m'embrassa et me tendit un sandwich. Je croquais dedans : quel délice ! Mais je m'aperçus que des miettes jonchaient le sol. Je me baissais pour les attraper. Mon frère me dit : « Ferme les yeux. » Je fermais les yeux. « Ecoute cette musique et avale ton pain en même temps. » Je fermais les yeux, une musique rythmée qui donnait envie de danser me résonna aux oreilles. J'enfourmais mon sandwich sans plus penser à rien. Quel moment délicieux ! Nous trinquâmes au coca, puis mon frère me prit par la main et me fit danser. « Ça s'appelle du rock ! » me dit-il. Je me défoulais et me laissais guider par mon frère. Je ne savais pas qu'on pouvait

s'amuser autant, que la vie pouvait être drôle et désorganisée ! Quelle découverte ! Mais vint le temps de ranger avant que les parents ne rentrent. Quand ils arrivèrent, tout était en ordre et nous avions regagnés nos chambres. J'avais beaucoup de mal à m'endormir mais je ne bronchais pas quand ma mère entrouvrit la porte pour voir si tout allait bien. Quelques jours plus tard, mon frère claqua la porte de la maison et partit aux Etats Unis. Il n'en est jamais revenu. Son départ m'a profondément blessée. Les disputes qui l'ont précédé m'ont effrayée. J'ai toujours cru que c'était notre soirée de folie qui avait provoqué ces conflits et ce départ. Par la suite, je suis devenue encore plus docile et obéissante. Dès que j'essayais de donner un avis ou que je tentais de désapprouver quelque chose qui se passait dans la maison, mes parents me disaient : « Tu veux finir comme ton frère ! » Alors, j'obtempérais. Je me demandais comment mon frère avait fini, où il était, qu'est-ce qu'il faisait. Et qu'avait-il fait d'horrible qui justifiait ce départ ? Moi, je ne devais pas faire de vagues, être la petite fille modèle qui ne fait pas honte à ses parents. J'ai passé mon bac et je suis rentrée à la banque comme stagiaire. Puis, j'ai été titularisée. Une belle réussite, on dit mes parents. Je n'y ai vraiment jamais réfléchi. J'ai suivi sagement le chemin que l'on m'avait tracé.

Alors pourquoi cette lettre me fait-elle penser à cette fameuse soirée ? Et pourquoi ma vie défile-t-elle soudain devant mes yeux ? La rigueur de mes parents, mon manque de désirs pour être conforme à ce qu'on attendait de moi, la tristesse de ma vie ? Pourquoi le souvenir de mon frère m'apparaît-il avec regret, moi qui ne l'ai plus vu depuis dix ans sans qu'il me donne jamais une seule nouvelle ? Et si c'était lui qui m'avait envoyé ou plutôt déposé cette lettre ? Je ne dors pas de la nuit. J'en finis par conclure que le mieux serait que j'aille à ce rendez-vous ! Comment arriver à m'absenter ? Je ne peux pas parler de cette lettre, j'aurais l'air ridicule ! Je ne peux pas dire que je me sens mal, quelqu'un voudra me raccompagner. Dire que j'ai besoin d'une heure sans explication ? Tout le monde va me poser des questions. Je leur ai trop donné l'habitude d'être toujours là, toujours disponible, jamais d'histoires, jamais de congés. Mon Dieu ! Que vont-ils penser ?

Le jour se lève et moi avec. Je me douche, j'oublie le petit déjeuner, j'ai la gorge nouée, je ne peux rien avaler. J'arrive au bureau et salue discrètement ceux qui sont là, comme chaque matin. Il y a peu de monde heureusement, car plusieurs collègues doivent avoir des rendez-vous à l'extérieur. Tant mieux ! La matinée se passe. Je ne vais pas manger à midi. Les autres décident de se retrouver au snack voisin. Je

refuse de les accompagner. D'ailleurs, j'y vais rarement, je préfère manger dans mon bureau. 13 h, 14h. Mon angoisse monte. 14h30. Je n'ai toujours pas trouvé d'excuses. 14h45. Si je ne pars pas tout de suite, je ne serais pas à l'heure au rendez-vous. J'ai besoin d'aller voir ! Je suis sûre que mon frère sera là. Ça ne peut être que lui ! J'ai l'impression que tout le monde, enfin les rares qui sont là, me regardent ! Je transpire, j'ai chaud, je me sens mal. Soudain, j'attrape mon téléphone comme si quelqu'un m'appelait. Je m'entends dire : « Calme toi ! Calme toi ! Je vais venir ! ». Je relève la tête. Les yeux sont fixés sur moi. Je rougis, je bafouille :

- C'est ma mère ! Elle elle ne se sent pas bien. Il faut que j'aille voir !

J'attrape mon sac et je cours. Je cours sans m'arrêter. Le pont de Brodane me paraît loin. Je dois m'arrêter pour souffler. Je repars le plus vite possible. Je vais être en retard. Je dois accélérer. Mon pied frotte sur une pierre. Je perds l'équilibre. Je m'écrase sur le sol. Je me relève tel un ressort, jetant un œil alentour pour voir si quelqu'un m'a vue m'affaler lamentablement. Personne, ouf ! Je repars de plus belle. Le pont n'est plus très loin. Je ralentis. J'ai besoin de reprendre mon souffle pour ne pas arriver en respirant comme un phoque. Je tente de me calmer. Je me remets à marcher tranquillement, me demandant si les gens qui me croisent se doutent que mon cœur est prêt à exploser. J'arrive au pont. De loin, j'aperçois tout un groupe posté sur le pont. Zut ! Ça ne va pas m'arranger ! Je ralentis de plus en plus. Je regarde si je vois un homme seul aux abords du pont. Personne ! Je m'approche, les yeux navigants d'une extrémité à l'autre du pont. Je ne vois rien. Finalement, le canular devait être la bonne explication ! Je suis pourtant déçue. Ce frère m'a tant manqué que j'aurais aimé qu'il soit là aujourd'hui. Je décide de tout de même traverser le pont.

A peine le pied posé dans la pente, des cris surgissent. Je lève les yeux vers le groupe. Ce sont eux qui font un tel vacarme ? Je les regarde agacée par ce chahut et pleine de ma déception.

Et ce que je vois me laisse éberluée : presque tous mes collègues de travail sont là. Ils crient mon nom, me lancent des confettis, courent vers moi et se mettent à chanter et danser autour de moi. Je n'y comprends rien. Je ne sais plus où j'en suis. Je fonds en larmes. L'un d'eux s'approche en me disant :

- Chère Pauline, il y a trois ans que tu travailles avec nous. Tu nous stresses à ne jamais te mêler à nous, à ne jamais prendre de congé, à ne jamais poser un papier de travers sur ton bureau, à ne jamais partager nos repas, à ne

jamais faire d'erreur dans ton travail. Alors, on a voulu te faire une blague : t'obliger à quitter ton bureau une heure en pleine journée. On est heureux ! On a réussi ! Alors, pour fêter ça, on t'offre une enveloppe pour faire un voyage. Prendre une semaine de congés, tu vois ce qu'on veut dire ?

Je ne peux leur parler. Je pleure toujours. Des sanglots que je retenais, je crois, depuis le départ de mon frère. Je tends la main et saisis l'enveloppe.

- Où veux-tu aller ? Car nous allons dans l'agence immédiatement !

Je murmure : « Aux Etats Unis ! »

Mes collègues se regardent.

- En Amérique ? C'est peut-être un peu loin pour un premier voyage et en une seule semaine ?

- Aux Etats Unis ! Et j'y resterai au moins un mois.

Là, ce sont mes collègues qui restent estomaqués ! Je ris enfin. Le plus dur va être d'imposer ce départ à mes parents et de leur arracher l'adresse, car je suis sûre que ma mère la connaît, j'ai aperçu des enveloppes non décachetées dans son bureau. Et si c'était à moi qu'elles étaient adressées ? Plus rien ne m'arrêtera. Les soupapes ont sauté. Je vais enfin vivre ma vie !